Document generated on 04/28/2024 7:07 a.m.

24 images

Barreau de chaise 7 (mémoires)

Jacques Leduc

Number 114, Winter 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24650ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Leduc, J. (2003). Barreau de chaise 7 (mémoires). *24 images*, (114), 14–14.

Tous droits réservés © 24 images, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

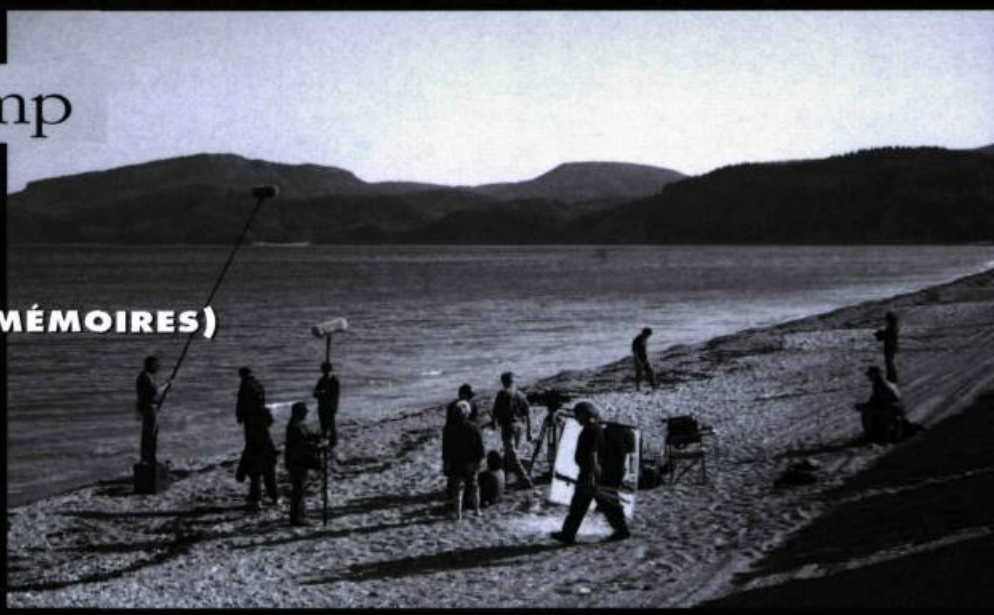
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Barreau de chaise 7 (mémoires)

par Jacques Leduc



Tournage de ***100 % bio*** de Claude Fortin.
«Tourner un film d'une manière qui rend le cinéma possible.»

On tourne «en location» comme on dit en anglais, c'est-à-dire en dehors de Montréal, autour d'un centre culturel magique, où nous sommes reçus de façon inoubliable, à La Vieille Usine de L'Anse-à-Beaufils en Gaspésie. Sur la grève un château de sable érodé par la marée montante (avec un peu d'aide de l'accessoiriste), un réflecteur dans la lumière tombante, une douzaine de personnes sur la plage déserte en cette saison et un enfant qui ne fait bien que ce qu'il veut jusqu'à ce qu'on dise «Coupez». On n'est plus tout à fait dans le scénario, mais avec une autre prise «pour se couvrir» il devrait y avoir tout ce qu'il faut au montage et ainsi revenir sinon au texte du moins à l'esprit du texte.

Je retrouve depuis le début de ce tournage tout ce qui a toujours animé ma passion pour les films, à savoir la pellicule, les acteurs, la petite équipe, la caméra 16 mm à l'épaule, les focales fixes et la possibilité (rendue possible) de faire des bons films à petit budget malgré les contraintes nombreuses imposées par le merveilleux monde des marques de commerce et des fameux *release*. Pendant quelques semaines, en septembre et en t-shirt, le vieux cinéaste que je suis en train de devenir a eu la joie de tourner un film d'une manière et avec des camarades qui rendent le cinéma possible, qui donnent espoir, et qui, en quelque sorte, ont nourri mes emballements et me font durer dans le métier.

J'étais donc caméraman sur ***100 % bio***, une fiction vaguement autobiographique ou, si l'on préfère, une biographie non moins vaguement fictive, écrite et jouée par Serge Laprade et Claude Fortin, qui en assumait également la réalisation. Vu que les scénaristes étaient aussi les principaux acteurs de ce film, on aurait pu s'attendre à ce que les scènes soient parfois sujettes à changement ou à un brin d'improvisation, on aurait pu s'attendre à des écarts et, fussent-ils accidentels, assumés. Tut! tut! rien de tel, hormis la scène de la plage avec l'enfant, bien entendu! Claude Fortin s'en tenait rigoureusement au texte, sans en altérer la moindre virgule. Oh! on a bien sûr remplacé, ici et là, un «chercher Serge» par un «essayer de trouver Serge» pour éviter les chuintements disgracieux, mais en dehors de cela, fidélité absolue au texte et à l'esprit du texte. Je ne cache pas que cette rigueur me décontenançait parfois, mes propres habitudes étant de me servir de toute la matière ponctuelle et de toute la liberté qu'offre le plateau de tournage en me disant, à l'instar de Jean Renoir! que «le scénario, c'est pas le bon dieu» et que si on a une bonne idée au réveil, une idée pour remplacer ou interpréter une scène, eh bien... il ne faut pas laisser le scénario nous arrêter!

Mais je ne suis pas rigoriste et toutes les méthodes ne sont pas éprouvées et puis il faut bien le dire qu'il m'était aussi arrivé, comme ça arrivait à mon ami Claude Fortin, de suivre, exactement, respectueusement, le scénario que je mettais en scène. Et je me suis souvenu aussi, un brin nostalgique, de la série de téléfilms que des producteurs associés avaient entrepris et dont faisait partie ***L'enfant sur le lac*** d'après un scénario d'Yvon Rivard, scénario que je suivais à la lettre, connaissant le scénariste plutôt tatillon sur les détails... C'eût été facile mais bien malvenu d'explorer, au travers d'une mise en scène un peu tordue et plus explicite, les sentiments troubles que ressentait le personnage principal vis-à-vis de sa mère et de rendre visible ce qui était latent. Je me disais à l'époque «un petit bec sec sur la joue fardée de sa mère, c'est pas comme un gros french» et quand c'est écrit qu'il couche au côté de sa mère, le metteur en scène peut se demander quoi faire avec le drap! Les exemples me semblent aujourd'hui un peu caricaturaux mais dans le temps, avec l'équipe, en fin de journée, ça me faisait sourire. Et ça posait à sa manière toute la question de la mise en scène et que toute scène ne se tourne pas n'importe comment, en champ-contrechamp, en ne faisant qu'illustrer le scénario. C'étaient tous des films suivant le même gabarit: même budget — autour de 800 000 $ — même nombre de jours de tournage — 18-20 jours en moyenne, même dimension de petite équipe. Bref, des films qui permettaient aux équipes de tourner, aux scénaristes d'écrire et aux réalisateurs de parfaire leur métier, sans parler du plaisir de travailler avec des acteurs. Pour ne rien dire de la qualité des films qui en résultait.

C'est ainsi que se recoupent parfois, de proche en loin les souvenirs et, au moment où j'achève ces lignes, j'apprends le décès de Maurice de Ernsted dont j'entendrai toujours le rire résonner. Je l'imagine en train de chercher sa balle de golf dans un fossé du paradis. Quand j'ai joint l'ONF en 1962, Maurice qui était électricien-éclairagiste, inventeur, bidouilleur de génie et grand joueur de cartes (c'est lui qui m'a montré à jouer au poker — ça m'a coûté cher mais j'ai bien appris), Maurice, Moe pour les amis, m'a accueilli avec chaleur en prodiguant beaucoup de bons conseils à l'apprenti que j'étais. Il fait partie de ma vie de cinéaste qu'il a accompagnée dès ses premiers pas. ■